

61

En résumé, reprenons une définition esquissée par M. Richey, du mot *civilisation*; « c'est la *résultante sociale de l'état intellectuel, esthétique et moral de la race considérée* ». La concevoir unique pour toutes les races c'est la grande erreur des principaux peuples de l'Europe, erreur qui est un produit nocif des vanités nationales; il paraît élémentaire de penser que ce qui est normal pour le Samoyède est dangereux pour le Brésilien, et il ne serait pas trop tôt de persuader les compatriotes de feu Frédéric Masson et de Joseph Prudhomme qu'ils sont peut-être fort en retard en fait de civilisation morale et scientifique sur les peuples dont ils se gaussent comme l'Allemagne et l'Italie et sur ceux qu'ils ignorent encore tels que les Japonais. Quand modérera-t-on dans les tribunes cette hypertrophie du culte national que de bornés orateurs transforment chaque jour en la maladie la moins guérissable, celle dont meurt le pays français?

William Blake, visionnaire. — André Gide, eurythmique. — On éprouvera quelque peine à constater diverses tentatives extra-littéraires pour la démolition d'écrivains dont le moins qu'on puisse dire — si l'on veut bien user avec prudence du mot génie — c'est qu'ils ont une forte personnalité, et un considérable talent. Il y a un an, les critiques de toutes nuances assaillirent avec vigueur et ensemble, Paul Claudel et voulurent lui fermer les portes ouvrant sur la grande renommée après l'incontestable réussite de *l'Annonce faite à Marie*, si parente d'ailleurs de cette manière de chef-



*A André Gide
 par Paul Zola
 Paris 1907
 écrit le 10 mai*

d'œuvre: *Tête d'or*. Il n'en reste pas moins que, par son genre où ses défauts, selon les goûts, Paul Claudel est et restera le poète d'un petit nombre d'admirateurs en France et d'un nombre fort considérable à l'étranger. Doit-on appeler *critiques littéraires* les pages moralisantes d'Agapon ou ton, je ne sais plus, qui incapable de comprendre l'eurythmie de notre langue et moins encore les complexions délicates des sensitifs, a lourdement intenté le procès *moral* d'André Gide sous le prétexte que cet écrivain si original était *dabolique*! Procès de tendance, résultats de philosophie systématique et sèche, politique de littérature et surtout littérature de politique, tel est le cas que l'on doit faire des propos de M. H. Massis; l'insuccès de cette procédure à la Taxis, n'a pas été suffisamment efficace puisqu'on annonce un peu partout qu'on va collecter avec soin les sollécismes, pléonasmes bourdons par répétition, négligences de style, voire même les fautes de syntaxe, d'impression ou d'orthographe imputables à l'auteur d'Isabelle. Qu'on se rassure, ce n'est point une critique, mais de la plaisanterie, un peu facile et point sérieuse dont la norme est dans ce calembour liminaire: *la nature a horreur du gide*! Peut-être cette farce de revue trouvera-t-elle des rieurs qui n'auront jamais lu *Les Nourritures Terrestres* ou touchera-t-elle l'imagination d'hommes bien portants et réalistes à qui *L'Immoraliste* aura soulevé un estomac sans dyspepsie; mais quel écrivain sérieux, quel ami de l'écriture harmonique, quel familier des styles solides, originaux et fortement travaillés, quel amateur d'âmes compliquées pourrait souscrire

s'ils étaient sérieux, à de pareils postulats périlleux seulement pour l'auteur, s'il confondait dans un jugement si sommaire un grand écrivain caractéristique d'un genre à part et l'ennui que peut lui causer tout lyrisme? On ne paie point la poésie en pareille monnaie, et on ne dit pas à un artiste qu'on trouve peu en harmonie avec sa propre bonne humeur: « Tais-toi, j'ai envie de rire! » André Gide, est avec Pierre Louys son contemporain, l'écrivain artiste qui a la place la plus indépendante et la plus marquée dans les lettres de ce temps; et nous avons assez de faux-dieux à démolir, de bas producteurs, de méchants écrivains, de tristes épiciers, sans aller traiter comme l'un d'eux ou comme un héros de revue celui qui chanta *Amyntas*, *Urien* et les douloureuses étapes des *Nourritures*. La critique doit toujours dissocier la valeur d'art d'un écrivain, du tort qu'il fait à la morale (cette besogne ressortit des Agaton) et du succès qu'il doit au snobisme; André Gide n'est pas cause de l'admiration qu'il mérite, et je me réjouis vivement de ses succès bien qu'il me garde une tenace rancœur de quelques plaisanteries anodines qu'il ne devait pas craindre d'un réel défenseur de tout véritable écrivain.

Cet aveu n'est qu'un préambule que les circonstances m'ont fait un devoir de consigner. André Gide vient de traduire, pour la joie de phrases harmonieuses et d'images rares, *Le Mariage du Ciel et de l'Enfer* (Claude Aveline, un fort joli volume). C'est une des œuvres de cet étonnant William Blake (1757-1827) qui cumula en lui les dons de poète, de graveur, voire même de compositeur, et

fut un des phénomènes prodigieux de voyance. Ch. Grolleau avait, en 1900, donné une traduction de ce texte orné des images hybrides dues au burin de Blake; les indications biographiques de sa préface sont sommaires. Fort heureusement, un érudit de littérature britannique, A. Pichot, a pu préciser grâce à de longues recherches quelque trente ans après la mort de l'inspiré, des traits et des anecdotes précieuses. On en retrouvera ici des échos qui rajeuniront le souvenir du pauvre poète anglais et serviront à mieux goûter, sinon comprendre, l'heureuse traduction entreprise par A. Gide. En dessin, on classe Blake, comme le Breughel, le Kaullbach, le Gusave Doré et même le Callot de l'art anglais, et il est un peu tout cela en effet; ses poèmes suivent une courbe qui part du romantisme le plus doux au mysticisme le plus ardent; il s'apparente à ces grands visionnaires qui prennent leur inspiration dans une atmosphère peu familière aux êtres normaux, et sans en avoir le génie lumineux, il a du Dante, du Swedenborg, de l'Edgard Poë; sa vie justifie au-delà, les *vies imaginaires* d'artiste qu'écrivit Beckford, l'auteur de *Vatheck*. W. Blacke n'est certes pas un poète accessible ni un de ces écrivains normaux dont la vie plus ou moins mouvementée se déroule avec les traits communs à tous les êtres; il était destiné à de plus grands bonheurs, malgré de pesantes infortunes. Cet admirateur de Milton, enlumineur de poèmes, tout en vivant en plein Londres avec la plus douce des épouses, voyait ses modèles, entendait son inspiration, reproduisait les traits d'êtres que lui seul voyait; il se faisait une société d'Homère et de Moïse

Pindare et Virgile, Dante et Milton; « *ce sont, disait-il, des ombres, majestueuses, blanches mais lumineuses et d'une taille supérieure à celle des vivants.* » De fois à autre, il s'avisait d'écrire sous la dictée d'un de ces Elyséens; et de même qu'Albert Sorel écrivait des vers comme Victor Hugo, mais fort heureusement Hugo n'en commettait point comme A. Sorel, les poèmes de Blake-Milton n'ont pas la pureté de ceux que dictait le grand aveugle. Blake dormait peu; il vivait dans une atmosphère raréfiée et lumineuse; ses visions allaient jusqu'à l'obséder, et quand elles étaient trop importunes, il s'en libérait en les dessinant; c'est ainsi qu'il traça une impure Laïs, un Edouard I^{er} qui venait s'interposer entre lui et l'ombre du héros écossais Wallace; il vit même l'ombre agrandie d'une puce dont il traça un schéma. Sa femme, au moindre appel, lui tendait de quoi dessiner; c'est ainsi qu'il dessina une tête du *Diable* apparue à travers d'imaginaires barreaux; figure douloureuse et grimaçante qu'il fut désappointé de trouver si vulgaire; telle était sa représentation de celui qu'il identifie avec le principe de l'Energie. Toutes ses visions n'étaient point aussi historiques ou religieuses; il raconte en ces termes les funérailles d'une fée auxquelles il assista dans l'air embaumé d'une nuit:

« ...Je vis se mouvoir le large pétale d'une fleur et sous ce dais une procession de petites créatures de la taille et de la couleur de sauterelles grises et vertes, portant un corps enveloppé d'une feuille de rose, qui fut enseveli au murmure d'un chant harmonieux: puis toute cette procession disparut. »

Quel monde étrange pouvait contempler l'œil vif de ce poète? Qui nous dira et le monde mystérieux qui nous entoure, et les dons physiologiques des êtres qui peuvent le voir? Parfois Blake sortait de ce plan pour parler d'art; il esquissa des théories subversives; selon son avis, la peinture à l'huile a été la ruine de l'art et Le Titien le mauvais génie de la peinture; il publia même une brochure où il maltraitait fort Le Corrège, Rubens et Rembrandt; il pouvait avoir cette audace; comme graveur, il accusa un confrère de l'avoir plagié et lui garda une tenace rancœur; mais cela n'est qu'une poussière légère sur cette âme diaphane. Avec l'âge, son acuité de vision s'affaiblit; il demeure un poète doux, un homme résigné, un malheureux que la fortune et la gloire n'ont point visité; peu de jours avant sa mort, il voulut encore dessiner et écrire; et le jour même de son trépas, il fredonna des vers mystérieux et doux qu'il n'eut pas la force de transcrire, comme Saint Jean de la Croix qui entendait avant le grand sommeil le Cantique des Cantiques; c'est ainsi que Blake passa doucement dans le monde des esprits qui l'avaient hanté. Ces traits succincts permettent de mieux juger Blake plus intéressant par une puissance physiologique assez rare que par une poésie souvent apocalyptique; il est un exemple de plus de la *fatalité* du génie, de la *gratuité*, de l'intelligence et du mystère inexplicable de l'inspiration; *non licet omnibus...* Seuls les grands poètes sont des voyants. Avec plus de bonheur que C. Grolleau, André Gide a traduit l'œuvre la plus abstraite du visionnaire, s'effor-

gant de trouver dans ces *Visions mémorables* des traits d'une belle poésie. Dans l'inflexion d'un rythme, au choix d'un mot dépourvu d'explétif et orné d'une sobre et juste épithète, par la subtile compréhension d'un texte fuyant, on reconnaît celui qui mit tant de mélancolie musicale à traduire les étapes d'une âme blessée à la recherche de sa *nourriture terrestre*, cette manne des écrivains: musique, image, harmonie.

De la théorie à la réussite du roman. —

Les Amourandes (Emile Paul). *La Croix des Roses* (Grasset). *Paris la nuit* (Berlin). *Personne* (Malfère). *Kniatzii* (Malfère). *Ordre du Roi* (Jeheber). *La Séparation des races* (Monde Nouveau). *Les Habits rouges* (Monde Nouveau). *Le Diable au corps* (Grasset).

On doit à Julien Benda des dialogues pleins d'igéniosité, de suggestions, d'aperçus; il a secoué avec verve la vacuité bergsonienne et semble un heureux jongleur d'idées; pourvu d'une excellente culture philosophique, il peut faire un critique avisé, sérieux. Son premier roman, *L'Ordination*, avait surpris; on n'en avait pas vu tout d'abord l'ossature et la théorie; et en faveur de fortes impressions, on avait pardonné un parti-pris de composition; hélas, M. Benda vient de faire précéder une courte nouvelle en trois étapes, d'une théorie et d'un avertissement; il semble dire dans celui-ci: « Je pourrais faire dans le genre comme tel ou tel mais que non pas! » et la seconde, bien étudiée, posée et stylisée attise la curiosité du lecteur et fait payer cher à son auteur la faute